

TRAVAUX ORIGINAUX

LES VEGETATIONS ADENOIDES DANS LA PRATIQUE COURANTE

Travail lu à la séance de la Société médicale de Québec,
du mois de mars 1915, par le Dr J.-D. Pagé,

Prof. à l'Université Laval,
Médecin en Chef du Port de Québec

En venant sur l'invitation, toute spéciale, de votre Président, vous parler d'une affection aussi commune que les Végétations Adénoïdes, nous nous proposons simplement d'exposer quelques données destinées à être utiles au praticien dans la part légitime de traitement qu'il peut s'attribuer, lorsqu'il rencontre dans sa clientèle quelques-unes des nombreuses victimes de ce mal, ou encore lorsqu'il s'agit de décider du moment opportun d'une intervention, alors que les soins rationnels qui devraient la précéder dans tous les cas, auront failli.

Le praticien qui paraît tenir le spécialiste en suspicion parce qu'il arrive de temps à autres, à celui-ci, d'épuiser toutes ses méthodes de traitement local, depuis les vaporisations dosées rafraîchissantes et stimulantes, jusqu'aux pointes de feu, sur des arthritiques et des scléroses avec des résultats nuls que l'on peut prévoir, oublie lui-même qu'il est dans son rôle de médecin de famille

Syphilis
Artério-sclérose, etc.
(Ioduro Enzymes)
Iodure sans Iodisme

Iodurase

de COUTURIEUX

57. Ave. d'Antin, Paris

en capsules dosées à 50 ctg. d'Io-
dure et 10 ctg. de leucurine.

de prévenir, de bonne heure, les parents, des graves conséquences que courent leurs enfants porteurs de végétations qu'il voit tous les jours, et pour lesquels il ne fait cependant rien. Le spécialiste ne peut-il pas avec plus de raison lui reprocher à son tour de ne laisser venir à lui cette classe de patients, qu'à leur corps défendant.

Ceux qui ont pris part aux démonstrations de l'Exposition Anti-tuberculeuse qui se tenait dans les salles de l'Université, il y a à peine quelques années, eurent lieu de s'étonner de voir parmi les quelques milliers d'enfants venus en corps des diverses écoles de la ville, visiter cette exposition, le très grand nombre parmi eux qui étaient affectés de Végétations, et pour qui le nez était devenu, pour le moment du moins, un vain ornement; ils ne pouvaient respirer et semblaient ne vous écouter que par la bouche.

Nous nous permettrons de remarquer en passant que nous avons bien là, devant nous, une preuve de la nécessité de l'inspection médicale scolaire afin que les parents de tels enfants qui ont pu jusque-là échapper à l'observation d'un médecin éclairé et consciencieux, soient avertis par les maîtres, devenus mieux renseignés, sur les dangers de leur condition, nous rappellent que l'infection locale tuberculeuse et l'intoxication générale font des végétations une porte d'entrée de la tuberculose.

Une revue sommaire de l'histoire des Végétations est nécessaire pour démontrer combien se trompe le praticien qui semble croire que dans ces cas, entre l'expectation et une intervention chirurgicale justifiée, il n'y a rien à faire.

Pathogénie. — Les végétations sont une maladie de l'enfance. On ne les rencontre qu'exceptionnellement chez les adultes, leur tendance étant de se résorber à l'établissement de la puberté, mais non sans avoir souvent laissé des traces indélébiles sur des organes dont le bon fonctionnement est indispensable, à cet âge de croissance, pour assurer le plein développement physique et intellectuel de l'enfant.

En tant qu'hérédité elles sont avant tout une question de terrain. Les lymphatiques et les scrofuleux y sont particulièrement prédisposés, les mauvaises conditions hygiéniques ordinaires, humidité, refroidissement, malnutrition, etc., aussi bien que les maladies infectieuses de l'enfance sont les causes déterminantes de cette affection qui en définitive, se résume à l'hypertrophie de l'amygdale pharyngée ou de Luschka.

Cette amygdale est située comme vous le savez, centralement à la voute du pharynx, directement en arrière des fosses nasales, ce qui explique la gêne qu'elle apporte si facilement à la respiration nasale dès qu'elle a suffisamment augmenté de volume. L'hypertrophie est tantôt circonscrite et tantôt diffuse. Dans ce dernier cas, en outre de l'obstacle qu'elles opposent à la respiration nasale, les granulations dissimînées sur la paroi du pharynx et jusque dans les fossettes de Rosenmulher au voisinage des trompes d'Eustache qu'elles compriment, entravent également l'aération du tympan.

Symptômes et complications.—Nous comprenons de suite que l'on peut souvent être averti de la présence des végétations, bien avant qu'apparaisse la gêne qu'elles apportent tôt ou tard à la respiration nasale. Les premiers signes révélateurs seront tantôt une otalgie par rétention tympanique sans otite vraie, tantôt des bourdonnements d'oreille et du vertige. Un peu plus tard avec la substitution graduelle du type de respiration buccale au type de la respiration nasale, le sommeil est troublé par des rêves et de l'agitation, l'oreiller est souvent mouillé par la salive qui s'échappe de la bouche.

L'engorgement des ganglions lymphatiques cervicaux et sous-maxillaires sont considérés par certains chirurgiens comme un autre signe précoce de l'existence de végétations.

Lorsque ces dernières ont acquis un certain degré de chronicité et comme conséquence de la respiration buccale, les traits du

visage s'altèrent et assument une apparence caractéristique en même temps que le patient prononce mal certaines consonnances, sa voix est nasonnée. Sa bouche demeure entr'ouverte, il a l'air stupide ou il manque absolument d'expression; il devient anémique; ses paupières sont lourdes et le regard perd sa vivacité; les maxillaires sont aplatis, les dents proéminentes, la voute du palais s'incurve et prend la forme ogivale. Comme tous les sentiers qui cessent d'être fréquentés, les fosses nasales se referment, grâce à l'épaississement des muqueuses, ce qui a pour effet de compromettre souvent les résultats d'une opération bien faite mais entreprise trop tard.

La surdité qui s'est établie insidieusement et qui aura été mise au début sur le compte d'un esprit distrait, après avoir valu à l'enfant maintes réprimandes et punitions, peut-être, à l'école, est désormais un premier obstacle à lui permettre de suivre les progrès de ses petits camarades. La malnutrition augmentée par la respiration d'un air que le nez était destiné à filtrer, lubrifier, réchauffer, et même dans une certaine mesure stériliser, marchant de pair avec une circulation cérébrale entravée achèveront de décréter la déchéance physique et intellectuelle d'un grand nombre de porteurs de végétations.

Une investigation ordonnée en 1910 par le Bureau d'Éducation d'Ontario, nous apprend, entre autre choses, que sur 117 enfants trouvés arriérés dans les écoles de Toronto, 45 souffraient de végétations.

Des cas également observés par le chirurgien suédois Meyer, qui fut le premier à attirer l'attention sur les mauvais effets multiples des végétations et en suggérer le traitement radical, 74% étaient affectés de surdité à des degrés variables.

Pour vous signaler des accidents d'un autre ordre, nous vous citerons maintenant Dieulafoy pour vous dire que "l'infection permanente des fosses nasales postérieures est une menace non seulement pour les oreilles, mais pour les cavités pneumatiques

respiratoires, trachée, bronches : de plus la résorption également septique de ce cloaque nasal, la viciation des sécrétions lymphatiques de ces masses infiltrées et bientôt malades, sont une cause d'infection et d'intoxication générales qui expliquent, en dehors des complications inflammatoires, le délabrement de l'organisme gêné dans l'expansion de sa croissance. ”

A cette nomenclature nous devons ajouter que certains enfants sujets à des attaques caractérisant l'épilepsie, la chorée et l'asthme, de même qu'à l'incontinence nocturne, se voient tout à coup débarrassés de ces affections concomitantes ayant jusque là résisté à toutes les médications possibles, dès que les végétations sont enlevées.

Bien que les relations de ces manifestations avec l'infirmité qui nous occupe sont encore loin d'être définies, à la lumière de l'expérience acquise, cependant, lorsque le praticien aura à traiter quelqu'une d'elles chez l'enfant, il devra toujours penser à la co-existence possible de végétations comme point de départ, avant même que ces dernières ne présentent de symptômes bien appréciables, ce qui pourrait lui fournir l'indication d'une intervention hâtive.

Diagnostic. — L'opinion prévaut trop généralement chez le praticien qu'il n'y a pas à se presser pour en arriver à un diagnostic qui lui semble d'ailleurs facile, si l'on pouvait s'en rapporter toujours à une période assez avancée de l'affection, au facies qu'on est convenu d'appeler “ adénoïdien ” comme étant caractéristique. Il faut savoir cependant, et ne pas oublier, comme un auteur met le fait en lumière que “ bien des fois on trouve le facies adénoïdien sans avoir de végétations, et, dans certains cas, le processus inflammatoire a fait place à une rhino-pharyngite atrophique, avec ozène, dans laquelle l'interventionniste le plus déterminé ne trouverait rien à gratter. ”

L'examen à travers un spéculum nasal au moyen d'un stylet

boutonné, enlèvera tout doute. L'on peut aussi recourir au toucher digital chez les sujets assez âgés, alors que les végétations saignent facilement. Mais comme ce moyen terrifie les enfants, il vaut mieux s'en abstenir si l'on peut s'en exempter. Pour pratiquer l'examen digital, si vous opérez avec la main droite, vous vous placez en arrière et à droite de l'enfant, alors qu'avec l'index droit recourbé vous allez chercher en arrière du voile du palais, vers le naso-pharynx, pendant que de l'index gauche vous déprimez la joue gauche entre les dents du patient pour l'empêcher de mordre le doigt scrutateur.

Traitement. — Il serait pour le moins oiseux de discuter jusqu'à quel point peut avoir tort ou raison le praticien qui accuse le spécialiste d'intervenir trop souvent à la légère chez les porteurs de végétations qui lui sont présentés, mais nous pouvons affirmer avec moins de dangers d'erreur que si chaque praticien qui est à même de reconnaître dans sa clientèle des cas de végétations durant cette phase plus ou moins longue qui précède le moment où l'intervention chirurgicale s'impose, s'appliquait, comme c'est son devoir, à en entraver la marche par un traitement hygiénique et médical approprié, il serait surpris du nombre de victimes qu'il épargnerait à la curette magnétique.

Comme il s'agit généralement dans ces cas de remédier avant tout à un vice de constitution, il faudra tout d'abord songer à assurer aux patients la meilleure hygiène possible, le maximum de nutrition par les aliments les plus convenables, et, recourir au besoin, à certains médicaments de choix, comme le sirop d'iodure de fer et l'huile de foie de morue, par exemple, si vous voulez attaquer le mal dans ses racines.

Que vous ayez affaire à des végétations commençantes ou à un catarrhe nasal pour atteindre le but que vous avez en vue, il sera de la plus grande importance de prescrire simultanément à vos malades la pratique d'aspirations et non d'irrigations ou de vaporisa-

tions chaudes, de la région naso-pharyngée, avec de l'eau légèrement salée et iodée, deux ou trois fois par jour.

En vue d'améliorer ou de rétablir la respiration nasale que certains patients n'ont perdue que par l'habitude qu'ils ont prise de respirer par la bouche pour une cause passagère, il serait futile de chercher à persuader des enfants trop jeunes de fermer la bouche pour respirer, alors qu'ils souffrent déjà d'un défaut de mémoire, conséquence assez fréquente d'une affection actuelle ou passée.

Pour vaincre cette mauvaise habitude, il est souvent opportun, avant comme après l'opération, de leur appliquer un bandeau surtout durant la nuit, destiné à tenir la bouche fermée. Dans quelques cas tout à fait rebelles, nous n'avons pas hésité à accoler un amplâtre adhésif en travers des lèvres pour une heure ou deux, à intervalle, durant le jour, et pendant la nuit même, lorsque les fosses nasales étaient suffisamment perméables pour n'y pas voir d'inconvénients.

Si vous savez mettre en œuvre cette combinaison de moyens, vous serez souvent surpris de voir l'enfant recommencer bientôt sa respiration nasale et l'hypertrophie non seulement s'arrêter mais rétrocéder.

Quand doit-on opérer pour les Végétations? Seulement lorsque la respiration nasale est devenue impossible ou ne peut se faire que difficilement, ou encore que l'on a à traiter quelque complication qui en résulte comme par exemple une otite suppurée.

Le praticien averti, sera justifiable de s'en tenir aux méthodes préventives, tant qu'il aura l'évidence qu'il n'existe pas de complications de nature septique ou mécanique et que celles-ci ne semblent pas prochaines.

A toute éventualité, si le succès ne paraît pas répondre aux moyens mis en œuvre, avant de conclure définitivement à la nécessité d'une opération **qui** paraît de toute évidence indiquée, pour le praticien éclairé autant que consciencieux, il restera un autre

devoir à accomplir, celui de rechercher si le délabrement d'une santé qu'il s'est jusque là efforcé en vain de restaurer, ne tient pas aussi et davantage à une autre cause que les végétations, et qui est peut-être elle-même un facteur irrémédiable.

Ce qui nous porte à faire cette dernière remarque, c'est la connaissance personnelle que nous avons eue, entre autres, de deux enfants morts quelques semaines seulement après l'opération, l'un pour cause de diabète et l'autre de tuberculose aiguë. Ni l'un ni l'autre de ces états n'avait été diagnostiqué ou soupçonné auparavant. En eut-il été autrement, le premier cas n'aurait pas été touché; quant au second, la condition devait être telle qu'après un examen plus complet, les parents auraient pu être au moins prévenus que si toutefois, l'opération semblait nécessaire, elle pouvait aussi donner le coup de fouet à une maladie déjà à son début, ce qui aurait épargné au médecin de la famille et au chirurgien le reproche d'avoir imposé une intervention sans autre résultat que d'avoir précipité l'issue fatale.

Bien qu'il n'entre pas dans le cadre de ce travail de décrire ou critiquer les différentes méthodes et instrumentations en usage pour procéder à l'enlèvement des végétations, nous oserons émettre ici l'opinion basée sur les observations et une expérience d'assez nombreuses années que tout médecin sensé faire convenablement de la chirurgie courante dans les centres ruraux, devrait posséder, au sortir de l'université, toute la compétence nécessaire pour opérer avec autant de succès que le spécialiste un cas de végétations non compliquées.

Dans l'intérêt mutuel de sa clientèle et le sien propre, notre estimable confrère de la campagne est peut-être plus tenu que celui des villes d'aller plus loin dans les différentes branches de la médecine et de la chirurgie, à cause des difficultés nombreuses qu'il ne manque pas de rencontrer lorsqu'il s'agit de persuader ses patients de se déplacer pour consulter au dehors, et c'est ce que plusieurs, heureusement, comprennent déjà d'une manière fort pratique.

Nous est avis que si l'exemple de ceux-ci était davantage suivi par le citadin qui est porté à se désintéresser trop tôt, avant comme après une opération de ces cas, nous entendrions moins souvent la remarque que tel spécialiste des petites comme des grandes sphères de notre vaste profession, manque le but plus souvent qu'à son tour, à cause du point de vue trop exclusif auquel il se place, faute d'une expérience plus générale. En d'autres termes, s'il y avait plus de tendance de part et d'autre à l'assistance mutuelle, clients et médecins ou chirurgiens y gagneraient.

—OOC—

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE LA TÉTANIE ESSENTIELLE CHEZ LE NOURRISSON.

Dr R. FORTIER, Prof. à l'Université Laval, Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Médecin en Chef de l'Hospice St-Vincent de Paul.

—

La tétanie est une affection dont la description date de plusieurs années. On l'appelait indifféremment tétanos intermittent ou contracture essentielle des extrémités.

Ses principaux caractères magistralement décrits par Corvisart et surtout par Trousseau, sont des accès de contracture douloureuse localisée aux extrémités des membres et s'accompagnant le plus souvent d'une hyperexcitabilité musculaire généralisée.

La tétanie n'est pas une affection spéciale à l'enfance; elle se rencontre aussi chez les femmes enceintes et les nourrices (Apert).

On l'observe chez le nourrisson entre les âges de 3 à 15 mois, et elle serait plus commune qu'on ne le croit, si, connaissant la fréquence de ses manifestations latentes on avait recours à l'électro-diagnostic, (Comby).

Cette affection est spéciale à l'enfant au biberon et ne s'observe

pas chez l'enfant au sein. " Elle se voit surtout chez des enfants atteints de dyspepsie chronique; elle coïncide souvent avec le rachitisme; elle succède souvent à des maladies infectieuses, telles que gastro-entérite, broncho-pneumonie, fièvres éruptives, etc. (Apert).

Je n'ai pas l'intention présentement d'éclairer d'un jour nouveau la question de la Tétanie mais simplement d'ajouter deux nouvelles observations à celles déjà publiées ailleurs.

En juillet 1912, je soignais depuis quelques jours la petite Eugénie C., âgée de 13 mois, pour une crise aiguë de gastro-entérite, lorsqu'un beau matin, le 23 juillet, l'enfant se plaignit de douleurs dans les membres supérieurs. A l'examen, je constatai, une raideur douloureuse des mains et des avant-bras avec immobilité; la main avait l'apparence de celle " d'un accoucheur lors de son introduction dans le canal vagino-utérin. " (Apert).

L'enfant gémissait pendant la crise, puis redevenait tranquille jusqu'à la crise suivante. Ces crises se répétaient 3 ou 4 fois par 24 heures et duraient quelques minutes seulement. Le 26 juillet, c'est-à-dire 3 jours après, les extrémités inférieures se prirent à leur tour, mais moins complètement que les supérieures; les orteils étaient en flexion et en varus équin.

Je prescrivis du pyramidon d'abord, puis les jours suivants du bromure, des bains chauds, des enveloppements ouatés chauds. Comme l'enfant prenait déjà des farines préparées à l'eau sucrée pour sa diarrhée, je les continuai et sa guérison s'acheva au bout de 15 jours, ainsi que la chose se passe le plus habituellement.

J'avoue que mon embarras fut grand le 1er jour, car j'en étais à mon premier cas. Mais le lendemain je pus établir un diagnostic certain.

J'avais affaire à un enfant atteint de dyspepsie chronique à gros ventre mou et flasque, compliquée de rachitisme, suite d'une alimentation artificielle défectueuse, comme c'est le cas dans la grande majorité des observations publiées. La Tétanie succédait

à une crise aiguë de diarrhée greffée sur de la gastro-entérite grave chronique, sans qu'il y ait eu antérieurement quelque chose de particulier dans l'hérédité.

Heureusement pour mon malade, l'affection a été assez manifeste dès le début pour pouvoir être dépistée à l'aide de la littérature médicale, bien entendu. Mais tel n'est pas toujours le cas, paraît-il; il faut souvent rechercher ces raideurs convulsives des membres avec l'électricité.

A Escherich revient l'honneur d'avoir découvert que la tétanie se montre souvent à l'état latent, et qu'il faut provoquer l'hyperexcitabilité neuro-musculaire par l'électricité galvanique (signe d'Erb) ou en agissant mécaniquement sur les nerfs moteurs et les muscles.

Convaincu que mon diagnostic était bon, je n'ai pas cru nécessaire d'utiliser l'examen électrique pour savoir s'il persistait, dans l'intervalle des accès, une hyperexcitabilité neuro-musculaire.

Le défaut de généralisation à la face, au cou, aux yeux, au larynx et au diaphragme, ainsi que l'absence de toute plaie susceptible d'être le siège de pullulation du bacille de Nicolaïer ont tout naturellement éliminé le diagnostic de *tétanos*.

La ponction lombaire n'ayant pas été faite, le diagnostic pourrait peut-être balancer entre la *tétanie* et une *méningite cérébro-spinale aiguë atténuée curable*. Mais il faut savoir que ce moyen n'est employé que dans les cas généralisés. La ponction lombaire permettant alors de se rendre compte qu'un certain nombre de cas de contractures du jeune enfant relèvent de méningites légères curables.

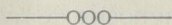
On a même dit que les spasmes de la glotte et certaines convulsions généralisées dites idiopathiques, rencontrés chez des nourrissons, étaient des manifestations de la tétanie et formaient un tempérament nerveux spécial décrit sous le nom de *spasmophilie*, (J. Comby).

Le second cas est un enfant de 15 mois souffrant de gastro-entérite chronique et de rachitisme.

Depuis quelques jours cet enfant présentait des troubles digestifs aigus lorsqu'une nuit ses mains se contracturèrent douloureusement. Le lendemain, 3 avril 1915, je constatai la "main d'accoucheur" attitude spéciale de la tétanie. Les pieds n'ont présenté que de très faibles contractures, insuffisamment prononcées pour pouvoir faire le diagnostic si l'attention n'avait pas été attirée par la position de la main.

Ces contractures douloureuses survinrent par intervalles dans les quelques jours qui suivirent le traitement au bromure, aux enveloppements ou bains chauds, et au régime hydro-carboné. Et l'enfant guérit radicalement au bout de 12 à 15 jours.

Je crois ces deux observations intéressantes pour le praticien parce qu'elles lui montrent que la tétanie essentielle des nourrissons n'est pas une affection exclusivement traitée dans les Traité de Pédiatrie dans le but de grossir le format du volume. Il suffit d'observer attentivement les symptômes caractéristiques présentés par les malades pour faire le diagnostic et rassurer les parents très effrayés de l'étrange allure de ces contractures.



LES SIROPS CALMANTS

LA CAUSE DU MAL



Par le Docteur L.-F. DUBÉ

Nous étions témoin, l'autre jour, du fait que voici :

Une brave jeune mère préparait du lait pour son bébé, âgé de six mois, qui pleurait à fendre l'âme. Il était bien triste à voir. Tout petit pour son âge, un rachitique, visage qui n'avait que la

peau et les os, de larges rides sur le front et les joues, un petit vieux, un squelette vivant.

Lait non bouilli, biberon à long tube et bien malpropre. Le biberon rempli, est placé dans une excavation faite dans la pailleasse, la tétine couverte de sucre est mise dans la bouche de l'enfant couché dans un *ber*.

Pendant qu'il boit, la maman, tout naturellement, prend une bouteille sur l'armoire, en verse une demie cuillerée à thé et pose la cuillère sur la table, près du bébé qui s'efforce à aspirer le lait de son biberon placé à six pouces plus bas que sa bouche.

Qu'est-ce que c'est que ça et pourquoi? dis-je à la mère. . . et elle de répondre... "Mais docteur c'est du sirop calmant Gauvin, quand mon bébé a fini de boire, il pleure quatre fois plus fort qu'avant et il n'y a que ce sirop pour le calmer.

Quelle coutume horrible! . . . oui, horrible au point de vue humanitaire, car si bébé pleure c'est qu'il a du mal, étant trop jeune pour parler, il s'exprime à sa manière, par des cris et des pleurs.

Les sirops calmants à base d'opium, — et ils le sont presque tous — sont des infanticides qui opèrent au grand jour et tout naturellement. Pourtant de nombreuses voix autoritaires ont chanté sur tous les tons les terribles ravages, au point de vue du développement intellectuel et physique, de ces prétendus sirops inoffensifs.

Où doit-on chercher la cause du mal? telle est la question. . .

1^o Dans le manque de connaissance de nos mères de famille, des principes élémentaires de la puériculture. 2^o Dans l'inertie du gouvernement à ne pas prohiber la fabrication de ces produits criminels.

En effet, une jeune fille de 16 à 18 ans se marie—elle est mère—Qui a charge de l'instruire sur le nouveau rôle qu'elle aura à remplir? Généralement l'entourage et les voisins.

Mon Dieu! bébé pleure, elle est obligée de se lever trois ou quatre fois la nuit, cela la dérange beaucoup, — elle qui d'habitude dort

ses huit heures d'un seul trait — “ On dort si bien à dix-huit ans! . . . ”

Elle tachera de calmer bébé par des caresses, le fera boire jusqu'à ce que l'estomac trop plein déborde, le réchauffera et bébé criera de plus en plus fort. La maman s'endort beaucoup et ne sait que faire. O miracle! . . . la voisine lui a parlé d'un produit infailible, un sirop merveilleux qui fait dormir bébé la nuit durant; de cet élixir somnifère elle avait eu la précaution d'en acheter. Une dose est donnée, bébé s'endort, la maman se couche heureuse et on peut ajouter que bien souvent le papa cesse de gronder!

Quel merveilleux sirop, dira-t-elle, à son réveil, le matin; pour le sûr il en aura encore ce soir, si les pleurs recommencent.

Bon gré, mal gré, cet enfant deviendra morphinomane, telle est la conclusion à tirer.

Si la jeune mère est coupable, elle trouve une planche de salut pour expliquer sa culpabilité dans le manque de connaissance des effets nocifs produits par les sirops calmants. Nous prenons les faits tels qu'ils sont. L'ignorance n'a pas d'excuse.

Mais qu'un pharmacien consciencieux vende un tel produit, qu'un médecin intelligent prescrive un tel narcotique, c'est ce qui ne peut s'expliquer.

Les médecins et les pharmaciens sont les seuls qui connaissent les effets de l'opium sur l'organisme; s'ils exposent, annoncent, prescrivent ou vendent ces produits c'est qu'ils sont bons: tel est le raisonnement que la jeune mère se fait.

On peut taxer de criminelle toute personne qui livre une bouteille de sirop calmant, à base d'opium, sans savoir pourquoi, car enfin vendre l'opium en poudre ou incorporé dans un sirop, c'est toujours du pavot.

On fait la guerre aux chinois ignorants consommateurs forcés et vendeurs clandestins et on laisse nos innombrables marchands de remèdes patentés vendre le même produit, sous une autre forme. Mais c'est l'histoire de bonnet blanc et de blanc bonnet.

Nous n'avancions pas que tous les enfants qui prennent de cet élixir somnifère en meurent; certes non!... mais constatons que ces enfants ont le visage pâle, couvert de rides, ils ne dorment pas, mangent peu, sont des constipés, maigres, les pupiles toutes petites, urinent peu et pleurent constamment. . . excepté quand ils ont été terrassés par une forte dose calmante.

Nous comprenons facilement la phrase de désespoir de notre regretté maître Lachapelle quand il dit: " Qui nous délivrera de ce fléau terrible des sirops calmants qui font dormir et qui tuent. "

Inutile d'instruire la mère de famille sur les effets mortels des sirops calmants si elle a continuellement sous les yeux des marchands qui annoncent dans nos grands journaux et vendent partout de tels produits et un gouvernement qui tolère la chose.

Frappons le mal à la racine.

L'OPINION DES MAÎTRES

Cette causerie aurait dû être intitulée " Tueurs d'Enfants "— en voulons-nous la preuve?

Le docteur Woods Hutchinson dit: " Les sirops calmants sont un scandale et une disgrâce à l'intelligence et à l'amour maternel de la civilisation; ils ont tué plus d'enfants que cent Hérode. L'opium, très dangereux pour l'adulte, l'est doublement pour l'enfant. "

Et le savant Comby. " L'opium endort l'enfant, le constipe, ferme son rein et entrave l'élimination des toxines. "

" Tous les sirops soi-disant dentaires sont à base de narcotiques, particulièrement d'opium et ne calment l'enfant qu'en l'assommant et parfois en aggravant ses troubles digestifs " dit le docteur Donnadieu.

Et notre regretté Maître S. Lachapelle qui a passé sa vie au chevet des enfants malades s'exprimait ainsi:

" Les sirops calmants conduisent invariablement à l'insomnie par le fait même qu'ils procurent le sommeil. Les enfants qui ne

dorment pas sont presque tous des buveurs de sirops calmants. Ce sont des morphinomanes en petit. Nous sommes tellement convaincu du mal qui en résulte que nous nous imposons le devoir de le signaler.”

La question est tellement importante et l’abus tellement répandu que nos voisins, “ les Américains, l’ont étudié en détail. Ils ont analysé ces sirops et ont publié une liste des substances dangereuses qu’ils renferment ”.

Voici comment s’exprime le *Chicago Health Bulletin*: “ La liste des sirops calmants qui suit a été proclamée officiellement par les chimistes du Gouvernement des États-Unis comme “ Tueurs d’enfants ” (Baby killer). Si vous tenez à la vie de vos enfants ne donnez jamais de ces préparations.

Mrs Winslow Soothing Sirup (Sulfate de morphine).

Children Comfort (Sulfate de morphine).

Dr Groves anodyne for infants (Morphine et chloral).

Dr Moffett’s Leethina Seething (Poudre opium), etc.

Ainsi de suite — inutile de prolonger l’énumération, car dans tous les sirops calmants analysés on a trouvé l’opium comme agent somnifère.

Les grandes lignes du remède.

Pour nous il y a un moyen radical et un seul.

1° Faire faire l’analyse complète, par les chimistes du Gouvernement, de tous les sirops calmants qui sont sur le marché.

2° Prohiber la fabrication criminelle de ces produits, car il est inutile de prohiber la vente si la fabrication se continue.

3° Que tous produits patentés portent une étiquette donnant la liste complète ainsi que la dose des ingrédients qui entrent dans chaque bouteille, pilule, capsule, etc.

A moins de prendre ce moyen radical nous prêcherons dans le vide et nous aurons toujours à déplorer de tristes résultats.

Notre-Dame-du-Lac, novembre 1915.

BACTERIA-VACCINA-THERAPIE

Le traitement des maladies infectieuses, avec des préparations dérivées des micro-organismes correspondants, a franchi depuis longtemps la période expérimentale et est maintenant de pratique courante en thérapeutique. Ces vaccins, comme la plupart des médecins le savent sans doute, sont rien autre chose que des bactéries mortes en suspension dans du sérum physiologique. Ils ont pour effet d'augmenter le pouvoir destructif des leucocytes contre les microbes envahisseurs vivants.

Injectés dans l'organisme humain, ces vaccins bactériens donnent une immunité très active. En un mot, l'administration de ces vaccins bactériens stimule chez le malade la production en plus grande quantité des anti-corps, lui permettant de mieux résister à l'infection.

Les vaccins bactériens ont l'avantage sur les autres méthodes de médication qu'ils sont bien déterminés et spécifiques dans les infections respectives où ils sont indiqués; qu'ils sont administrés par le médecin ou sous son contrôle direct et lui permettent alors de mieux contrôler ses cas.

Sur ce sujet, les médecins seraient bien renseignés en consultant l'annonce de Parke, Davis & Co. dans les journaux de médecine. Là se trouve une liste de vingt-trois vaccins. Ils sont vendus tout stérilisés et prêts à être injectés soit dans une seringue en verre de 1 cc, soit dans des ampoules de 5 cc, soit dans des flacons et des bouteilles de 20 cc.

Les seringues sont faites de telle sorte que le médecin peut injecter directement ces vaccins sans avoir besoin de les transvaser dans une autre seringue.

Les vaccins bactériens de Parke, Davis & Co. sont préparés scientifiquement et l'on peut en attendre de très bons résultats thérapeutiques.

LEÇON D'OUVERTURE DU COURS DE DEONTOLOGIE

—

Vous arrivez, Messieurs, aux termes de vos études médicales, et je crois pouvoir dire, sans crainte de me tromper beaucoup, que les préoccupations quotidiennes de vos études, ou de vos amusements vous ont empêchés pour la plupart de penser bien souvent à l'avenir, et d'envisager d'une façon bien nette les problèmes de votre future vie de médecins.

Vous ne vous êtes guère arrêtés, à songer aux multiples circonstances qui se présenteront sur votre chemin, vous vous êtes très peu préoccupés de la conduite que vous aurez à tenir en face d'une situation où vous devrez avoir une notion très précise de vos droits, de vos devoirs, de cet ensemble de connaissances qui constitue la règle de morale médicale, qui constitue l'appui de votre courage personnel et de votre honnêteté professionnelle. Vous allez devenir des médecins et commencer la pratique de votre art.

Que votre mission vous appelle, dans une grande ville, à devenir un médecin à la mode, ou que les hasards de la vie vous conduisent dans une campagne plus ou moins éloignée où vous devrez vous suffire à vous-même et compenser par votre science et votre habileté à un défaut d'aide et de moyens, vous n'en serez pas moins des médecins, vous n'en serez pas moins chargés de devoirs multiples, et vous ne perdrez pas pour tout cela les quelques droits, bien légers que votre noble profession comporte.

Quels sont ces droits, quels sont ces devoirs, d'où nous viennent-ils, comment doivent-ils nous guider dans chacune des circonstances si variées de la vie médicale, voilà les questions qui durant ces quelques leçons devront nous intéresser, nous occuper. Nous cher-

cherons ensemble, si vous voulez bien, leur solution la plus simple, la plus claire, la plus honnête, la plus applicable.

Dans les temps les plus reculés, les anciens, ceux dont l'expérience couvrait de longues années et s'était trouvée en face de toutes sortes de circonstances, avaient recueilli soigneusement dans leur mémoire un certain nombre de moyens propres à rendre des services aux malades et aux blessés, et à cause de leurs connaissances, des services qu'ils rendaient, on les entourait d'un respect qui prenait forme dans la déférence que l'on avait pour leur personne, leur parole, leur avis. Et comme, à cause de leur âge et de leurs connaissances plus grandes, ces vieillards étaient aussi les ministres du culte, le peuple confondait leurs doubles attributs et faisait facilement du médecin le prêtre et du prêtre le médecin.

Sans doute depuis ces temps reculés aux confins de l'histoire, la médecine et le médecin ont évolué, mais la médecine n'en est pas moins demeurée un véritable sacerdoce avec la mission très claire et très précise de soulager l'humanité souffrante, de compatir à ses douleurs, d'alléger ces douleurs physiquement quelquefois, moralement toujours. C'est que la douleur est de tous les temps l'apanage des humains. Il n'est de situation si importante soit elle, qui en mette à l'abri, il n'est de condition si humble qu'elle empêche ses visites occasionnelles. Et l'être qui souffre cherche un soulagement.

La médecine, toute empirique des temps anciens, par ses simples découverts au hasard dans les végétaux, en suivant l'instinct des animaux, disent les malins, avait trouvé le moyen d'apaiser certaines douleurs et la gratitude et le respect de ceux qui souffraient devaient être normalement acquis à celui qui avait rendu le service; car avec le bien être qui suit la souffrance soulagée coexiste toujours un sentiment de reconnaissance envers celui qui rend la santé. Contentons-nous pour l'instant de constater ce reflexe sympathique, sans en sonder trop ni l'étendue ni la profondeur, ni surtout la durée.

Le soulagement de la douleur, de la souffrance, dans son sens restreint, d'abord, puis dans son sens le plus large, la maladie, fut donc le premier but de l'art médical, la raison d'être de la médecine. Il l'est encore aujourd'hui.

Que cette science ou cet art ou plutôt ce très-utile mélange des deux soit entouré de tout temps, de la reconnaissance et de la faveur populaire, cela ne doit guère nous surprendre, pas plus d'ailleurs que l'influence énorme que la médecine exerça et exercera toujours de plus en plus sur le progrès, le développement intellectuel et matériel, la civilisation et la culture des peuples.

Ne prend-elle pas en somme l'individu au berceau pour l'accompagner, en l'aidant, en l'encourageant, en le soutenant à chacune de ses épreuves physiques, à travers les dangers et les erreurs hygiéniques de la vie? Ne va-t-elle pas même aux portes du tombeau le soulager et lui rendre moins pénibles les derniers déchirements? Bien plus, n'a-t-elle pas, bien avant sa naissance, avant même les premiers moments de sa vie, préparé pour l'être humain qui naîtra demain des générations d'ancêtres dont elle corrige, sans cesse par un effort quelquefois inefficace mais toujours soutenu et constant, les tares et les déficiences organiques?

N'est-elle pas, cette médecine, où vous allez entrer, en même temps que la gardienne de la santé de l'individu, la sauvegarde de la santé de la famille? Toutes les vies tour à tour sont entre ses mains, elle dirige, elle conseille, elle prévient, elle défend le bien des autres au risque du sien sans faillir jamais à la tâche qui tue parfois celui qui sauve les autres.

Et que dire, messieurs, de l'influence de la médecine dans la société. Comment par exemple apprécier les effets au point de vue social de l'hygiéniste qui sans bruit, sans tapage, prévient une épidémie grave, assure à une ville toute entière une eau d'alimentation libre de tout germe de maladie? Comment juger des conséquences heureuses dont les plus considérables sont encore perdues dans un avenir tellement éloigné qu'on n'ose en espérer la réalisation.

tion, de l'acte d'un Bactériologiste qui trouve sous son microscope le germe d'une maladie et qui en arrive à force de travail à ce résultat très pratique, le sérum curateur?

Comment comprendre le rôle de la médecine, car aucun médecin ne peut tout réclamer pour lui seul sans en rendre quelque tribut à ses prédécesseurs et à la grande famille que nous sommes, comment comprendre l'influence qu'elle exerce pour le bien de la société, comme pour celui de l'individu, comment apprécier l'autorité qu'elle mérite sans l'obtenir toujours, dans toutes les questions sociales où elle est touchée, c'est un problème que je ne veux pas résoudre, mais bien plutôt tout simplement énoncer en vous le laissant à méditer.

S'il est possible au point de vue théorique de distinguer entre la médecine et le médecin, il n'est pas aussi facile de séparer l'exercice de notre art de celui qui s'y livre et si la médecine occupe une si haute place dans la vie de l'homme comme dans la vie des sociétés comment définir la situation du médecin à ce double point de vue de son influence et de son rôle?

L'ascendant qu'un homme prend sur celui qui vient lui raconter ses maux et lui demander le soulagement et la santé doit être bien sérieux, l'influence de l'homme qui a vu naître et grandir les enfants, qui a suivi les parents dans la grande fonction familiale, qui a fermé les yeux des aïeux, doit être bien considérable, quand on songe que chacun tour à tour est venu lui confier ses misères, lui avouer ses faiblesses, ses tristesses, ses espérances, ses luttes, lui demander le secours dans les mauvais moments de la vie.

C'est que la souffrance comme la mort est une grande nivelieuse qui met tous les hommes au même rang, les yeux tournés et les mains tendues vers celui qui doit leur apporter la guérison: le médecin.

Le rôle que vous jouerez dans l'exercice de votre profession sera donc très considérable, très grand, très relevé. Il découle ce rôle, tout naturellement et de la fonction que vous remplirez et

de la fin que vous devrez atteindre. Appuyé par l'autorité et le respect attachés à la carrière que vous embrassez, vous serez revêtu de toutes les prérogatives de votre profession, vous jouirez, si vous le méritez, de la confiance aveugle de tous ceux qui s'adresseront à vous. Vous pourrez, d'un mot, leur imposer les sacrifices les plus considérables, n'oubliez pas que tout cela vous chargera d'une responsabilité morale très considérable, vous fera des obligations d'honnêteté et de vertu, que l'on ne trouve dans l'exercice d'aucune autre profession. Vous serez celui que l'on cherche et dont on attend tout, celui que l'on va quérir très loin la nuit ou le jour, dans les beaux jours ensoleillés de l'été, comme dans les nuits d'hiver remplies de tempêtes, celui qui doit lutter, lutter toujours contre la maladie et la mort. Dispos ou malade, affamé ou repu, fatigué ou non, vous serez celui qui va rencontrant partout les misères les plus variées, les douleurs les plus tenaces, les tristesses les plus grandes, vous serez celui qui *guérit quelquefois, soulage souvent, console toujours*.

Votre rôle de médecin ne sera pas limité aux bornes plutôt vastes que je viens d'établir. Mais vous n'aurez pas droit de vous plaindre, personne ne se rendra bien compte de votre attention constante, de votre persévérance, de votre patience, s'il n'en profite personnellement, mais chacun sera prêt à vous reprocher la moindre défaillance, la moindre lassitude, le moindre mouvement d'impatience. Ce ne sera pas par la somme du bien que vous ferez que l'on vous appuiera, mais c'est à cause d'une seule action mauvaise que l'on vous condamnera. Et ceci est juste, la gloire et l'honneur ont de ces obligations d'autant plus méritoires qu'elles sont plus pénibles.

Votre action devra s'étendre et vous devrez être l'éducateur constamment occupé à instruire, à éclairer. Partout sur votre chemin vous rencontrerez l'ignorance; les préjugés fourmilleront autour de vous, et sans vous lasser du peu de progrès que vous constaterez, sans vous dégoûter des redites sans fin et de la

reprise constante des mêmes obstacles et des mêmes insuffisances, vous lutterez contre toutes les objections. Les intérêts personnels de plusieurs, même les vôtres, chercheront à vous arrêter dans votre œuvre. Vos sentiments les plus nobles, les plus relevés seront froissés par des contacts pénibles, les sacrifices de temps et d'argent seront l'accompagnement nécessaire de votre travail de tous les jours, votre santé même s'épuisera, n'importe, vous serez toujours le médecin.

Le courage et le désintéressement, le renoncement à vous-même, à vos aises, à vos plaisirs seront vos vertus de tous les jours, vertus nécessaires, indispensables, sans lesquelles vous ne pourrez jamais être que des professionnels médiocres, sans lesquelles vous passerez dans la vie sans avoir fait le bien que la société est en droit d'attendre de vous, sans emporter "quand vous entrerez chez Dieu, et que votre salut balaira le seuil bleu" comme un panache sans opprobre et sans tache, le noble sentiment du devoir accompli.

Mais si votre rôle est complexe et chargé, si votre vie vous crée plus d'obligations, songez à la portée de votre venue.

Votre action n'est plus limitée au moment présent, votre utilité n'a plus de borne, les causes que vous posez ont des effets considérables et éloignés.

Les résultats immédiats sont peu de chose comparés à la résultante générale de vos labeurs. L'amélioration de la santé particulière et générale, le relèvement des misères morales et physiques, la correction des défauts et des vices de l'individu, de la famille et de la race, tels sont les fruits d'une vie médicale bien remplie, d'une vie éminemment utile telle que devrait être, telle que sera, je l'espère, la vôtre.

L'œuvre du médecin, aussi complète que l'on peut la concevoir, s'entoure forcément d'une auréole, composée d'honneur, de respect, de dévouement et de reconnaissance, sa portée est immense, son influence sans limites. Elle constitue un lourd fardeau pour

les épaules d'un homme. Elle est toute faite de devoirs, d'obligations, elle ne comporte que quelques droits, encore lui discute-t-on bien aisément et partout la gratitude et le respect, et lui ménage-t-on souvent les marques tangibles de la reconnaissance.

Si l'on voulait trouver dans la morale facile d'aujourd'hui, dont le seul axiome est de ne condamner que celui qui est pris, dont la *seule action mauvaise* est le *flagrant délit*, la règle de ses droits et de ses devoirs, la vie du médecin deviendrait bientôt celle d'un brigand assuré d'avance de toutes les impunités.

Que d'abus d'autorités, que de vilenies, que de crimes le médecin pourrait commettre sans que jamais personne, même les victimes, ne puisse en demander compte.

Que de facilité pour le mal, que d'occasions de nuire, que de sollicitations de toutes sortes inviteraient le médecin protégé par les misères et les hontes de ses malades, et profitant d'une confiance qu'il ne ferait que trahir, d'un respect dont il serait l'objet absolument indigne.

Il faut donc chercher plus haut et la voir dans la loi naturelle telle que la comprend un esprit honnête et une âme pure, ou plutôt dans cette même loi idéalisée et relevée au niveau de l'âme immortelle, image et ressemblance du Dieu créateur, qui s'appelle la morale chrétienne.

"Ce sera donc," écrit le Docteur Max Simon, dans l'introduction de son traité de Déontologie Médicale "à la lumière de la morale sublime, telle que l'a formulé le christianisme que nous étudierons les devoirs variés, qui naissent pour le médecin, et de ses études spéciales et de ses relations particulières avec la société. Ceux-là mêmes, qui n'admettent pas avec nous la vérité des dogmes, dont cette morale est l'induction pratique, ne pourront au moins contester la légitimité du criterium que nous avons choisi. Tant que la Philosophie se tient dans la région de la spéculation et de la théorie, elle est loin d'arriver à des solutions acceptées de tous; mais il n'en est plus de même lorsqu'elle touche à la morale :

la morale chrétienne échappe à la controverse par la sublimité de ses enseignements. ”

Nous sommes tous et vous serez aussi des médecins catholiques et chrétiens et les enseignements de cette morale constitueront pour vous une règle immuable dont vous ne devrez jamais vous détourner.

Nous étudierons donc les devoirs du médecin envers lui-même, envers ses confrères, envers les malades. Nous le suivrons dans sa vie de tous les jours, dans les circonstances variées qui se présenteront au cours de sa carrière et nous chercherons à définir sa position et sa conduite.

Je ne me fais, messieurs, aucune illusion sur la tâche, bien lourde pour mes moyens, dont je viens de me charger, je sais mieux que tout autre qu'il aurait fallu au professeur de Déontologie plus d'autorité, plus d'expérience, plus de situation, tous les droits acquis au respect que l'on doit à une carrière longue et remplie. Les deux hommes distingués, véritables lumières de notre école de médecine, qui ont occupé si brillamment cette chaire, ont laissé un héritage bien agréable à recevoir, mais trop lourd à porter, et je me sens tout à fait indigne de leur succéder. Je ne suis d'ailleurs que chargé du cours et l'avenir pourrait bien remettre les choses au point et mettre à la place que j'occupe temporairement, une personnalité plus digne de la remplir. Je vous prierais donc d'oublier celui qui parle et qui n'est en somme qu'un instrument, pour reporter toute votre attention sur les enseignements que je tâcherai de trouver dans les ouvrages de ceux qui, plus préparés et plus éclairés, ont fixé les principes de notre code moral.

Il arrivera nécessairement au cours de cette étude que nous présenterons pour les critiquer et les condamner des actes et des situations que l'on serait porté à rapprocher de certaines scènes vécues. La base de la conduite médicale c'est la charité chrétienne. Envisageons les choses d'une façon toute théorique, pensons chacun à soi-même, appliquons-nous les enseignements de la déon-

tologie, au lieu de rechercher à qui pourrait bien convenir les reproches, au lieu de juger les autres faisons-nous une conscience droite et rappelons-nous que le Christ lui-même a dit : "Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre."

Vous allez bientôt chercher l'endroit ; la localité où vous vous établirez : Quels motifs doivent vous pousser vers la pratique à la ville ou à la campagne, voilà vraiment une question intéressante ; sans doute les circonstances ou le hasard, cette Providence des imbéciles feront peut-être plus que votre volonté propre. Car, mes-sieurs, c'est une illusion que de se croire indépendant des circonstances, de l'entourage d'événements dans lequel notre vie se déroule, illusion que l'on perd comme les autres avec un peu de chagrin, beaucoup même quelquefois, parce que nous arrivons à nous sentir diminués et rappetissés par l'aveu forcé de notre faiblesse et de notre incapacité, par la conscience que bien souvent, sans le savoir, heureusement, " nous sommes comme l'argile entre les mains du potier " pour emprunter le mot du psalmiste.

Il en est que des liens de famille, ou des liaisons médicales entraîneront à prendre comme une succession toute faite la clientèle d'un père ou d'un oncle, ou d'un ami, médecin. Ceux-là ne connaîtront pas les anxiétés de la recherche, ni les inquiétudes du début ; ce sont d'heureuses exceptions. La plupart devront se trouver une place au soleil : Cherchez d'abord un endroit où il manque de médecins, vous serez toujours surs d'avoir des clients, qui vous prendront peut-être tout d'abord par nécessité, parce que vous êtes seuls, mais vous pourrez vous commencer une clientèle qui grandira. Cette nécessité de vous avoir dans laquelle seront les malades vous fournira l'occasion de démontrer votre habileté, votre science, vos aptitudes, et vous aurez les débuts plus faciles. La clientèle vous viendra simplement, normalement. Bien heureux seront ceux qui ne s'étant point laisser prendre à l'attrait des grandes villes, à l'aisance apparente dans laquelle y vivent les médecins, aux succès de clientèle de certains, appré-

cieront l'“aurea mediocritas ” du poète, se contenteront, comme le vrai sage de ce qu'ils auront, et véritables Cyranos de la profession iront se répétant :

“ Alors que l'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul.”

Vous sentez-vous capable de lutter en connaissances, en sciences médicales honnêtement et honorablement contre ceux dont la réputation existe, vous pouvez affronter la petite ville même la grande, seulement faites provision d'une grande quantité de patience. Le premier client est souvent lent à venir, et souvent il ne fait que passer. Vous attendrez donc en espérant qu'un jour vous cesserez d'être un garçon d'avenir pour être un homme du présent. Cette période d'attente est quelquefois tellement longue que plus d'un s'en lasse et va dans la paroisse qu'il aurait dû trouver tout d'abord faire vraiment sa vie.

Défez-vous donc de l'enjouement du début, évitez de faire entre vous-même et certains qui sont arrivés des comparaisons dont le mirage trompeur ne fera que rendre plus profonds les désappointements qui suivront. Ne vous laissez pas prendre par certains gros succès, souvent plus apparents que réels, qui s'ils ne sont mérités par des qualités considérables et un travail opiniâtre, sont le résultat d'un engouement populaire très passager et très éphémère, ou quelquefois même le prix de compromissions honteuses avec les principes de la morale, et d'actions dont la honte est le salaire et le mépris, la récompense.

“ Contentement passe richesse ” dit le proverbe. Le sage saura prévoir un peu l'avenir et s'arrêter à l'endroit où raisonnablement il peut espérer, tout en gagnant honnêtement sa vie, être le plus utile dans son rôle de médecin.

Frais sortis de l'école, de l'enseignement clinique où vous aurez vu sous les mains de vos maîtres les plus brillants succès de la thérapeutique, à l'âge des enthousiasmes faciles, vous arriverez

peut-être en clientèle avec une confiance exagérée en votre art, si ce n'est en vous-même.

Messieurs, défiez-vous de cette exagération, n'allez pas, vous basant sur vos illusions, faire des promesses que trop souvent les événements rendront vaines.

N'allez pas promettant des guérisons sûres et faciles à tous les maux que vous rencontrerez sur votre chemin, le réveil de votre beau rêve vous rejetterait parmi des réalités bien tristes et des incurables bien réels. Soyez plutôt dans un juste milieu, comme les gens ordinaire, mêlez à l'espoir que vous devez toujours distribuer autour de vous, quelques pastilles de modération, quelques grains de prudence. Laissez dans les événements une part à ce que nous appelons l'imprévu et ce qui n'est, en somme, que l'effet de causes que nous ignorons ou que nous n'apprécions pas à leur valeur.

Il est des malades dont la crédulité est telle qu'ils veulent voir dans la présence seule du médecin une promesse de soulagement à leurs misères, et de guérison prochaine. "Ce sont de bonnes dispositions, dit Morache; la réceptivité du malade à l'action personnelle du médecin est chose désirable. Mais ici il y a cependant excès et comme la maladie résistera, au moins, un certain temps, comme elle est peut-être incurable, la déception sera d'autant plus cruelle que plus vif était l'espoir." Si cette confiance exagérée du malade s'alliait à l'emballement du médecin, les résultats seraient déplorable.

Mais gardez-vous aussi de l'excès contraire. Ne versez pas dans le scepticisme médical, ne soyez pas des incroyants de la médecine.

Il est de mode aujourd'hui, dans certain public, de ne croire ni à la médecine ni au médecin. Vous verrez tellement de convertis revenir de cette erreur à la première douleur, à la première menace à leur précieuse santé, qu'il serait bien triste de partager leur ignorance. Et ceux-là surtout qui ne croyaient pas seront les plus prêts à accepter toutes les superstitions et toutes les folies de

la thérapeutique. Comme ces clients, les médecins sceptiques sont souvent ceux dont les ordonnances seront surtout des spécialités pharmaceutiques quand elles ne seront de simples remèdes brevetés.

Messieurs, croyez à la médecine, croyez aux succès du thérapeute, au service que rend l'accoucheur ou le chirurgien à la mission immense que remplit l'hygiéniste. Gardez votre confiance pour l'art, qui de siècle en siècle a contribué d'une manière toujours grandissante au bien être des individus.

Reservez votre admiration pour cette profession dont les membres se retrouvent toujours dans la conception comme dans l'application de toutes les œuvres sociales qui doivent améliorer le sort du genre humain.

Voyez dans le passé de la race des médecins les obligations qui vous lient et les exemples qui vous éclairent. Faites-vous de toutes ces grandeurs et de toutes ces gloires un idéal très relevé que vous poursuivrez constamment. Soyez des médecins vraiment dignes du nom et de la fonction.

N'allez pas mélanger à votre profession des métiers ou des commerces. Je ne veux pas ici condamner le commerce ni ceux qui s'y livrent, à votre réprobation. Il est des commerçants honnêtes et respectables qui remplissent dans la société un rôle tout-à-fait utile. Mais un professionnel, un médecin surtout ne saurait trop se tenir à l'écart de toutes les transactions et de toutes les manœuvres financières, qui émoussent le véritable sens de l'honnêteté la plus élevée et la plus pure, nécessaire à plus d'un titre dans votre vie. N'alliez pas à vos obligations très relevées des intérêts quelquefois malhonnêtes, parfois mesquins, toujours absorbants qui rétréciront votre horizon en fixant vos regards sur des terre-à-terre dont vous devez vous tenir toujours éloignés.

Il est des voisinages pénibles, des promiscuités honteuses auxquelles notre profession ne peut être soumise. Elle doit rester pure, au-dessus de tout soupçon, sans que personne ne puisse lui

attacher du discrédit en raison des activités secondaires de celui qui s'y livre.

Soyez des médecins tout court, mais dans le sens le plus large du mot. Joignez à votre éducation et à votre instruction médicale, la culture intellectuelle la plus complète possible qui élève l'homme en ouvrant son esprit et en développant ce qu'il y a de meilleur en lui. Complétez-vous par une formation artistique, dans une ou plusieurs des branches de l'art. Cette forme de l'activité de l'esprit affinera votre goût, vous fera mieux voir la beauté des choses, vous permettra d'oublier bien des laideurs, vous fera idéaliser votre vie. Car, ne l'oubliez jamais, vous aurez besoin de toutes ces aides pour soutenir votre courage et votre persévérance de la vie dans les épreuves nombreuses, faites de lassitude et de dégoût, qui assailliront votre vie. Vous allez vivre en face de misères physiques très laides souvent et de misères morales plus difficiles encore à supporter, les circonstances pénibles seront le terrain ordinaire de votre activité, et si vous n'alliez à un esprit droit et éclairé, un cœur honnête et sympathique, vous serez souvent fort en peine d'être toujours d'accord avec cette morale admirable dont vous devez faire la règle de votre vie.

Vous n'atteindrez pas ainsi à la richesse et aux honneurs, ces faveurs atteignent rarement les hommes occupés au devoir de chaque jour, mais vous accomplirez votre part du travail si noble qui est l'apanage de la grande famille médicale. Vous aiderez selon vos forces à la conservation et à l'agrandissement de l'utilité et de la gloire de la médecine et vous mourrez en laissant derrière vous comme le parfum d'une vie vertueuse le souvenir ému et reconnaissant que le cœur conserve d'un homme honnête, la réputation sans tache de celui qui n'a jamais failli, à la tâche, la gloire qui s'attache à celui qui part emportant cette récompense qui vaut plus que toutes les autres en ce monde, le sentiment du devoir accompli.

P. C. DAGNEAU

BIBLIOGRAPHIE

LA LUTTE CONTRE LA MOUCHE. — Par le Professeur R. Blanchard, membre de l'Académie de Médecine, Président de la Ligue Sanitaire Française, au siège de la Ligue, 72, rue de Rome, à Paris, in-8° de 62 pages avec 27 figures dans le texte. Prix 2 francs.

La Ligue Sanitaire Française poursuit avec une inlassable activité les importantes publications qu'elle consacre à l'hygiène publique et à la santé de nos soldats. Après ses Instructions pour l'hygiène et la désinfection en temps de guerre, après sa notice sur la Lutte contre les Poux, elle vient de publier un important ouvrage: la Lutte contre la Mouche, dû à la plume autorisée du Professeur R. Blanchard, membre de l'Académie de Médecine, Président de la Ligue.

Ce travail vient fort à propos. En effet, il est à craindre que de graves épidémies n'éclatent à la suite des combats acharnés qui se livrent sur tout le front et notamment à la suite de la retraite de l'ennemi, qui laissera dans les localités évacuées par lui des immondes sans nom où les mouches ne trouveront que trop d'occasions de se multiplier. On sait que ces insectes jouent un rôle capital dans l'éclosion de certaines épidémies. Pourtant ils jouissent d'une impunité véritablement surprenante.

La prophylaxie de ces maladies consiste donc essentiellement à organiser la lutte contre la mouche. On a beaucoup écrit sur cette question, dans ces derniers temps; on a mis en pratique des méthodes, anciennes ou nouvelles, qui ont pu donner quelques résultats, mais le danger est loin d'être conjuré.

La brochure du Professeur R. Blanchard nous fait connaître un procédé nouveau résultant de curieuses expériences exécutées dans

les Écoles d'Agriculture américaines et donnant des résultats si saisissants, par des moyens si simples et si peu coûteux, qu'on se sent en droit de déclarer que le problème est résolu. Quelle importante acquisition pour l'hygiène, aussi bien pour l'homme que pour les animaux domestiques! Car ces derniers sont, au même titre que l'homme, les victimes des infections communiquées par les mouches. Il est donc d'un égal intérêt pour le médecin, l'hygiéniste, l'architecte, l'agriculteur et le vétérinaire de connaître le procédé en question.

Celui-ci est indiqué tout au long dans la brochure qui nous occupe; il consiste uniquement en une façon nouvelle de disposer le fumier, sans faire intervenir à aucun degré les divers agents chimiques qu'on a préconisés en vue de la destruction des larves de mouches. Par ces substances, les larves sont tuées dans une proportion plus ou moins grande, ce qui est un succès relatif, mais les bactéries de la fermentation sont généralement détruites, ce qui enlève au fumier ses qualités d'engrais et constitue une perte considérable. C'est bien le cas de dire que le remède est pire que le mal; avec la méthode nouvelle il ne se produit rien de semblable: les fermentations qui s'opèrent dans le fumier, non seulement ne sont pas entravées, mais sont facilitées dans une large mesure. Comme résultat définitif, les mouches sont détruites dans l'étonnante proportion de 89,5 pour 100.

Au moment où il va s'agir de reconstruire en France tant de villes et de villages, tant d'agglomération de moindre importance et tant de fermes, les pouvoirs publics ont le devoir de prendre connaissance de ces faits et de se baser sur eux pour ordonner l'installation des fumiers d'après les nouveaux principes. A l'heure actuelle, aucune question n'est plus urgente et plus fertile en heureuses conséquences pour la santé publique.